

Zeitschrift: Actio : un magazine pour l'aide à la vie
Herausgeber: La Croix-Rouge Suisse
Band: 94 (1985)
Heft: 1

Artikel: "Métier : être femme"
Autor: Valsangiacomo, Enrico / Fritsch, Alfred
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-682067>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

INTERVIEW

Par Enrico Valsangiacomo

Vous avez intitulé votre travail: «Métier: être femme. La réforme infirmière en Suisse au début du 20^e siècle». Que signifie «Métier: être femme»?

Cette affirmation, qui fonde mon travail, sert à démontrer que le métier d'infirmière n'était autre, à l'origine, que la transposition d'un idéal en une image professionnelle. Le métier d'infirmière a été, en effet, forgé sur le modèle de l'idéal féminin — de mère et d'épouse — qui a traversé et marqué tout le 19^e siècle.

Au début de votre travail, vous esquissez un tableau de la famille au 19^e siècle. Y a-t-il une relation entre la famille et la société industrielle et l'activité de l'infirmière?

On peut établir une relation entre la structure familiale et hospitalière. L'Europe du 19^e siècle connaît une division du travail selon les sexes. L'homme travaille générale-

«Le salaire du personnel infirmier est souvent inférieur à celui d'une femme de ménage.»

ment hors du cercle familial, tandis que la femme voit peu à peu son rôle diminuer et se limiter au foyer. Deux fonctions principales lui reviennent: s'occuper des tâches ménagères et remplir la fonc-

«Métier: être femme»

Le passé de l'infirmière

En juillet 1983 a été déposé à la faculté d'histoire de l'Université de Zurich un mémoire de licence¹ qui traite des débuts de la profession d'infirmière en Suisse. C'est la première fois que, dans une université suisse, on fait une recherche dans ce domaine. Nous avons demandé à Alfred Fritsch, auteur du mémoire, de nous faire découvrir la vie de ces infirmières.

tion, affective et toute sentimentale, d'assurer la cohésion et l'harmonie du foyer. L'homme rentre à la maison se reposer et reprendre les forces nécessaires pour affronter les difficultés et les conflits économiques.

Cette répartition des tâches est fidèlement reproduite dans le milieu hospitalier. La spécialisation professionnelle reste l'apanage de l'homme. La femme devient ménagère et gardienne du foyer de l'hôpital.

Une chose cependant distingue la mère et épouse de l'infirmière, c'est la formation professionnelle.

Oui, mais n'oublions pas que la formation des infirmières est quelque chose de tout nouveau pour l'époque. Seule la nécessité des progrès scientifiques et techniques a décidé les médecins à recourir à cette formation. Ils n'étaient guère favorables à l'idée que les infirmières pénètrent peu à peu dans le processus thérapeutique. C'est pourquoi les infirmières ne recevaient qu'une formation limitée, cir-

conscrite au domaine de l'exécution.

En plus des connaissances scientifiques, on exigeait d'elles de grandes qualités morales.

L'infirmière devait satisfaire à un idéal très élevé, voire excessif. On attendait d'elle un esprit de dévouement et de sacrifice quasi illimité envers le patient et le médecin.

A de strictes exigences correspondaient de dures conditions de travail. Quelle était la vie d'une infirmière au début du siècle?

Logeant à l'hôpital, elles étaient continuellement disponibles; autrement dit, on pouvait encore faire appel à leurs services après des journées de 12, 14 ou même 16 heures. Par deux fois, vers 1910, puis de nouveau vers 1920, des voix se sont élevées dans l'opinion publique pour accuser les conditions de travail de l'infirmière et les perturbations physiques et psychiques qu'elles entraînaient.

Est-ce que l'infirmière parvenait à concilier son métier et une vie de famille?

Pour les infirmières, la vie privée n'existait tout simplement pas. Un rapide coup d'œil dans les archives des années 20 nous apprend qu'une seule et unique infir-

Le métier d'infirmière a été forgé sur le modèle de l'idéal féminin de mère et d'épouse.

mière sur 200 était mariée. On exigeait d'elles un tel dévouement, de tels sacrifices, qu'il leur était impossible de mener cette double vie. C'était le mariage ou l'hôpital. D'ailleurs le mariage ressemblait souvent à la bouée de sauvetage permettant d'échapper au surmenage hospitalier.

En 1922, le docteur Ischer, alors secrétaire général de la Croix-Rouge suisse, adressait une lettre au Conseil fédéral, où il se plaignait que: «Malgré une formation relativement longue, le salaire du personnel infirmier est souvent inférieur à celui d'une femme de ménage.» Etais-ce le cas dans toute la Suisse?

On ne peut pas généraliser ce cas. Mais l'exemple est intéressant à un autre point de vue: il dévoile une contradiction dans la profession qu'on ne cherchait pas à résoudre. L'infirmière jouissait d'une

grande estime dans la société. Paradoxalement, son salaire était sans rapport avec les conditions de travail. Et pourtant la grande majorité des infirmières n'a jamais revendiqué un changement. C'est là qu'agit de nouveau l'idéal élevé que chacune respecte. Exiger un salaire en fonction des conditions, réduire les heures de travail, il n'en était pas question; car alors le rôle d'infirmière au service de son prochain aurait, à leurs yeux, déchu jusqu'à n'être qu'une

activité salariée comme une autre.

Pourtant, dès 1910, les infirmières ont eu leur «syndicat»: l'Alliance suisse des gardes-malades (der Krankenpflegebund). Quelle était sa fonction, alors?

On ne peut pas vraiment parler de syndicat, parce que ce sont des médecins, des directeurs ou des administrateurs d'hôpitaux qui ont fondé l'Association. Ils cherchaient bien à défendre la profession,

mais pas dans le sens où nous l'entendons actuellement: devait être fondée, sauvegardée non, tout d'abord, une pratique à des conditions plus humaines, mais l'éthique éminente imposée aux infirmières. Par là même, l'Association assumait un rôle de protection garantissant, par cette éthique, la réputation de la femme. Car à l'époque, les femmes se heurtaient à de sérieux préjugés lorsqu'elles désiraient travailler hors du foyer.

Le mouvement féministe suisse est né vers le tournant de ce siècle. S'est-il fait entendre auprès des infirmières?

Disons plutôt que le mouvement féministe a porté naturellement — et non par hasard — son intérêt sur les infirmières. Sensibles à la misère sociale, considérable au début de l'industrialisation, ces femmes désiraient améliorer la société en lui apportant ce que la femme aurait en propre de sensibilité ou de dévouement pour le faible.

Dans ce domaine justement, l'Association d'utilité publique des femmes suisses a fondé à Zurich une école d'infirmières, la «Schweizerische Pflegerinnenschule», dont le rayonnement sur l'évolution des soins infirmiers fut

«Des actes non des mots. Servir l'hôpital, c'est aussi servir Dieu.»

(Devise inscrite dans une classe d'infirmières, 1906.)

considérable et qui a entrete-
nu la femme dans un rôle de
soignante des maux de la so-
ciété.

Jusqu'à présent aucun historien ne s'est penché sur le passé de l'infirmière. Comment expliquez-vous ce silence?

Jusque vers 1960, on ne concevait par la notion d'histoire que l'histoire politique, autrement dit une histoire de grands événements et d'hommes essentiellement.

Mais au cours de ces dernières années, deux courants l'ont enrichie, l'un montrant que les femmes — la moitié du monde — ont aussi leur propre histoire (qui peut être étudiée scientifiquement, historiquement, sociologiquement, etc.), et l'autre étendant son intérêt à la vie quotidienne, la jugeant non seulement porteuse d'une histoire, elle aussi, mais indispensable pour comprendre le développement d'une société.

Mon travail rassemble ces deux aspects puisqu'il traite de la vie quotidienne des infirmières au tournant du siècle.

Méconnaître le rôle qu'ont joué les infirmières, c'est ignorer que nombre de grands et brillants résultats en médecine n'ont pu se réaliser qu'en raison de leur dévouement. □

Protéger toute vie: l'infirmière aureolée d'un tableau symbolique.



Devise: Des actes non des mots. Servir l'hôpital, c'est aussi servir Dieu.

L'infirmière sacrifiait sa propre vie pour le bien-être du malade.

Obéissance du regard et de la pose.

¹ «Frau-sein» als Beruf
Die Reform der Krankenpflege in der Schweiz zu Beginn des 20. Jahrhunderts.